

# Quelques épidémies dans l'Oise (1805-1810)

Robert LEGRAND

Sous l'Ancien Régime, on le sait, un médecin des épidémies, nommé dans les généralités, devait enquêter, puis faire soigner les malades, et distribuer des secours aux plus démunis.

Après 1789, un ou plusieurs médecins furent désignés, dans chaque département, avec le même objectif. Cet officier de santé se rendait dans les villages de son ressort, dès qu'un maire lui signalait une maladie grave ou une épidémie, il dressait la liste des malades indigents, et après examen clinique, décidait des soins à donner, et des médicaments à distribuer. Sur ces indications, le médecin le plus proche soignait les malades, et de plus, faisait distribuer gratuitement pain, viande, vin et médicaments, aux plus indigents.

Les archives conservent les factures des boulangers, bouchers etc ... et les rapports des médecins. Ces derniers textes nous renseignent sur les maladies régnantes, sur l'état sanitaire des campagnes et des villages, sur le climat, et aussi sur les mentalités. C'est dire leur intérêt.

Ainsi, en juin 1791, dans seize bourgs et villages autour de Méru, sévit "une maladie qui s'annonce de la manière la plus effrayante, les malades périssent en moins de 36 heures, il s'agit d'une inflammation putride, plus de 200 maisons sont atteintes".

Dès connaissance du mal, la Société royale de médecine de Paris délègue trois médecins réputés et six chirurgiens, pour enquêter sur place. On lit dans leur rapport très circonstancié : "C'est la milliaire<sup>1</sup> endémique depuis cinq mois dans toute la Picardie ... le chagrin, la frayeur et différentes affections morales ont précipité la mort des malheureux... cinquante et un malades sont maintenant atteints dans le village appelé le Déluge. "Le traitement est ensuite prescrit : vésications, mouches cantharides, rhimaque, quinquina, etc...

En messidor an III, Dufour, officier de santé de Noyon, soigne une épidémie à Dreslincourt. Il demande ensuite à être remboursé de ses frais, mais cela se produit souvent alors,

les autorités réduisent la somme demandée, d'où ses protestations.

En fructidor an VI, Dubout, officier de santé à Beauvais pour les épidémies, est envoyé à Gratigny près Gerberoy : soixante individus ont été atteints, un tiers a succombé, d'une éruption milliaire, avec anorexie, nausées, céphalagie, pouls petit et serré. Dubout explique :

*"Parmi les causes éloignées, je compte des habitations basses, étroites, sans pavés, mal percées et tenues malproprement, et dans lesquelles l'air se renouvelle à peine... l'occupation sédentaire, (les gens sont occupés à la filature et au tissage) le défaut d'exercice ... Je considère comme causes prochaines : l'usage trop rare de la viande, la privation absolue de liqueurs fermentées, ou spiritueuses, et l'abus du petit lait, au lieu de fromages ... la maladie s'est montrée avec les pluies ; -pendant la durée de la sécheresse, on n'a vu aucun malade nouveau. Je ne crois pas qu'on puisse regarder cette maladie comme contagieuse."*

Les communes voisines, en effet, n'ont pas été atteintes.

Le même médecin soigne, en frimaire an VII, une épidémie à Bonneuil. "La maladie a moissonné neuf individus en deux mois. Il constate de l'anorexie, des fièvres rémittentes, avec visage pâle et ongles jaunes, et de l'anxiété ...

*"Les causes éloignées de la maladie sont ce qui favorise la génération de la bile, comme la chaleur de l'été, un travail opiniâtre ou fatiguant, les écarts dans le régime, l'abus de l'eau froide. Les causes prochaines sont la prédominance de la bile sur les autres humeurs, et sa trop grande abondance dans les organes consacrés à la digestion. Le siège de la maladie est évidemment dans l'estomac et les premières voies"*.

Le préfet félicite ce praticien : "Le citoyen Dubout a fait son rapport avec toute la précision et l'intelligence qui le caractéri-



sent ; il est de plus connu par ses talents en médecine, par sa prudence, son activité".

Dubout soigne encore à Nourard en l'an X, où presque tous les malades sont des indigents, ils ont donc besoin de secours.

En vendémiaire an XIII (1804) un autre médecin de Beauvais déclare *"regarder la malpropreté des habitants sur eux-mêmes, leur négligence à changer de linge, leur indifférence dans le choix des aliments, comme la cause principale des maladies"*.

A Auteuil, en 1808, sur une population de 400 individus, 150 tombent malades, d'une fièvre intermittente. 47 sont morts. Duval, le médecin de Beauvais, envoyé sur place, rapporte : *"la plupart des maladies d'Auteuil ne sont devenues mortelles que par le défaut absolu de traitement, et par l'indigence des habitants."* Il demande des secours d'urgence.

En mars 1810, le médecin de l'arrondissement de Compiègne, Périer, se rend à la Croix, pour une fièvre méningo-gastrique ; 127 personnes en sont affectées, dont 14 ont succombé. Et la même année, à Mareuil, 120 personnes sont touchées, dont 17 sont mortes.

En 1811, c'est le médecin Daniel, de Beauvais, qui soigne une épidémie à Guignecourt. Cette commune située près de Beauvais, est marécageuse, insalubre, et habitée par de pauvres gens. La maladie atteint deux fois plus de femmes que d'hommes, c'est une adynamie prenant la forme soit de fièvre méningo-gastrique, soit de fièvre muqueuse.

Le préfet demande au Ministre de l'Intérieur, l'autorisation de payer le médecin sur le fonds des épidémies, mais comme ailleurs, le total des frais est contesté et réduit par le ministre.

Au sujet d'une épidémie, en février 1810, à Blanc-Fossé, le docteur Dubout explique:

Sur une population de 500 individus, il est mort 13 personnes en deux mois. Il s'agit d'une fièvre méningo-gastrique de Pinel, ou gastrique-bilieuse. Elle a régné épidémiquement, mais n'est pas contagieuse.

#### **Causes éloignées :**

1) - la commune est située à mi-côte, les rues sont orientées du nord au midi, et de l'ouest à l'est. Entourée de hauteurs boisées, elle ne subit pas les vents du nord, les émanations des hommes et des animaux se dissipent lentement, l'humidité due au brouillard y séjourne trop longtemps.

2) - la malpropreté des habitants, celle de

leur maison et de leurs cours trop étroites, et tellement fermées que l'air si renouvelé à peine.

**Les causes prochaines** sont l'humidité de la saison, l'abus du cidre nouveau et encore sucré et susceptible de fermentation, abus introduit par la privation des fruits bons à manger. Les liqueurs douces et susceptibles encore de fermentation, favorisent le développement des maladies bilieuses et celui des vers dans l'estomac.

**La cause matérielle** est la bile trop abondante ou viciée dans l'estomac et l'intestin.

*"Les malades demandent généralement des secours trop tard. Les conseils des officiers de santé ne sont pas suivis, de sorte que beaucoup succombent sans avoir été traités. Les hommes les plus vigoureux se croient morts quand ils se mettent au lit, loin d'appeler à leur secours, ils promènent leur mal (et abattus et affaiblis) ils abusent du vin et de l'eau de vie ..."*

Certains médecins tenaient à considérer les maladies et les épidémies de leur région, en évitant toute exagération. Ainsi, en février 1810, le préfet de l'Oise charge le même médecin Dubout, d'enquêter à Crèvecoeur. Celui-ci rencontre le chirurgien de cette localité, qui donnait des soins aux indigents, mais "ne connaissait aucune épidémie dans la commune, à moins qu'on ne donnât ce nom à une affection catharale, rarement accompagnée de symptômes inflammatoires, plus généralement compliquée d'embarras gastriques. Cependant la mortalité n'a pas été augmentée : depuis le 1er Janvier, il est mort douze individus. Le nombre des morts à Crèvecoeur, année commune, est d'environ huit par mois. La proportion n'a pas été changée. Parmi les morts se trouvent deux jumeaux qui n'ont vécu qu'un jour, deux filles de 23 ans qui ont succombé à la phtysie pulmonaire, un enfant de vingt mois, un de cinq ans, un homme de 56 ans, un de 63 et un de 85 ans, trois femmes de 74, 81 et 86 ans. Tous ont été affectés de cathare, les vieillards ayant présenté la maladie exempte de toute complication, l'âge a peut être contribué davantage à leur mort que la maladie même.

J'ai trouvé sept malades, l'un était mourant et succombait à une fièvre bilieuse dégénérée en pleuro-pneumonie ... Sur les six autres, cinq présentaient la fièvre catharale avec embarras gastrique. Il résulte que depuis quatre mois, l'on observe la fièvre catharale à Crèvecoeur. Mais je suis persuadé que personne n'a pensé à éveiller votre sollicite-



tude sur le sort de cette commune, sans une réunion de circonstance toutes particulières. Il a régné une épidémie à Blanc-Fossé. Le village n'est pas très éloigné de Crève-cœur. La nouvelle y est parvenue avec des détails, au moins exagérés, "cinq grands corps ont été inhumés dans les premiers jours de février, l'épouvante s'est répandue de suite dans la commune parce qu'on n'a pas fait attention que parmi les morts il y avait un septuagénaire, deux octogénaires, et de la phtysie pulmonaire".

Quant à Gérard, un autre médecin de Beauvais, il veut également distinguer : Il a en effet rencontré dans les villages de Menil et Bacheviller quelques malades "affectés d'une fièvre mucoso-bilieuse, compliquée d'éruption miliaire. Cette fièvre traitée depuis quelques temps par un berger accrédité dans ces cantons y avait inspiré une frayeur telle que sans être atteint d'aucun de ces symptômes, les hommes les plus vigoureux prenaient le lit, se mettaient à la diète et se gorgeaient de plusieurs pintes de tisane dans l'espace de quelques heures, que ce changement de régime et du découragement où tombaient ces êtres trop crédules, il en était résulté la mort de plusieurs ; qu'après leur avoir conseillé à ne point s'occuper d'un danger **imaginaire**, prescrit de l'exercice, une meilleure nourriture aux malades, et un traitement convenable, il y a lieu de croire que cette maladie qui n'a rien de contagieux va se civiliser, frappera peut-être encore quelques individus, mais d'une manière moins funeste.

En combinant les remèdes **moraux** et physiques pendant quelques temps, j'ose promettre les mêmes succès qu'à la Boissière et autres lieux où j'ai rencontré depuis six ans cette fièvre qu'on pourrait appeler "**panique**" (11 mai 1805). Voilà donc une nouvelle maladie!

Dans le département de la Somme, que j'ai été étudié tout spécialement, les épidémies présentent les mêmes caractéristiques que dans l'Oise, et les rapports des médecins sont, de même, nombreux et dignes d'intérêt. Il faut noter que dans les deux départements, médecins et apothicaires devaient attendre parfois plusieurs années, avant d'être réglés, par le Ministre de l'Intérieur, de leurs notes de frais et de médicaments. D'où maintes réclamations (2).

Mais ce point de détail ne doit pas faire oublier le dévouement manifesté alors par les officiers de santé, leur compétence et leur esprit d'observation.

(1) Fièvre milliaire, fièvre accompagnée de petits boutons rouges.

(2) Arch. Nat. F.9 / 69 - où se trouvent rapports de médecins, statistiques, etc ...



# GAVROCHE

LE NUMÉRO : 15 F REVUE D'HISTOIRE POPULAIRE N° 1 - DÉCEMBRE 1981



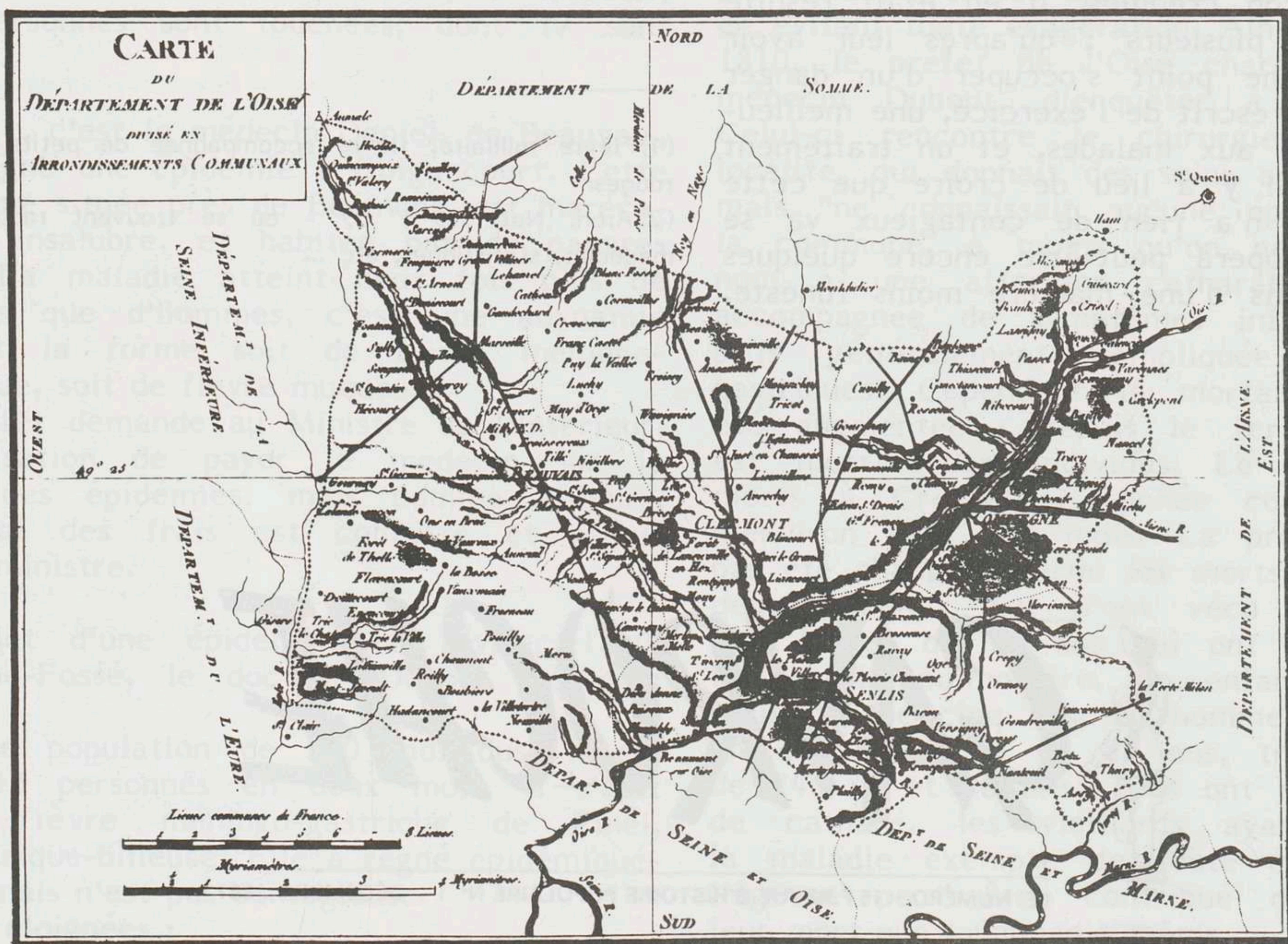
# DESCRIPTION DU DÉPARTEMENT

# DE L'OISE

PAR LE CITOYEN CAMBRY.

*Réimpression de l'édition de Paris, 1803*

*2 volumes in-8 de XXIV + 436 et VIII + 424 + IV + 88 pages, reliés  
le tome II comprenant 2 plans dépliant,  
1 volume in-4 oblong de 46 gravures, relié  
Edition augmentée d'une préface de Jacques Gury*



*Tirage : 500 exemplaires*

JEANNE LAFFITTE  
MARSEILLE  
1982